VICARIAT DU MACKENZIE

La nouvelle Mission du Cercle polaire.

§ I. — Reprise de l'Œuvre.

Il y a huit ans, Mgr Gabriel Breynat, *Vicaire apostolique du Mackenzie, entreprenait d'aller porter la bonne Nouvelle jusque chez les Esquimaux des limites extrêmes de son immense Vicariat. L'Évêque apôtre désignait, pour ce ministère difficile, plein de périls, deux jeunes Missionnaires, les PP. Jean* Rouvière, *du diocèse de Mende, et Guillaume* LeRoux, *du diocèse de Quimper.*

Les deux Oblats tombaient, dès l'automne 1913, *victimes du devoir, sous les coups des Esquimaux qu'ils étaient venus évangéliser, et mouraient ainsi, on peut le dire, de la mort des martyrs.*

Quelques linges et objets, ayant servi à leur usage, furent retrouvés par la suite. La nappe d'autel de leur chapelle portative, notamment, est marquée d'une large trace de sang. Le Scolasticat des Oblats, à Edmonton (Canada), garde ces objets comme de précieuses reliques, en souvenir des deux Missionnaires morts au service de la plus sainte des causes (1).

Un événement aussi tragique fit subir un arrêt à l'œuvre d'évangélisation commencée. Cette œuvre — Mgr Breynat *a voulu la reprendre. Sa Grandeur avait désigné pour la mener à bien deux nouveaux Missionnaires, les PP. Joseph*

(1) Voir *Missions,* N° 209, p. 94-105 : *Meurtre des Pères* Rouvière *et* LeRoux.

FRAPSAUCE, *du diocèse de Vannes,* 22 *ans de missions, et Pierre* FALAIZE, *du diocèse de Bayeux, qui en compte sept.*

Ce dernier va, d'abord, nous faire part du nouveau mandat que l'obéissance lui a confié. Il nous a adressé la lettre suivante, qui est du plus haut intérêt :

L. J C. & M. I. *Mission Sainte-Thérèse du Fort-Norman, 2 août 1920.*

En route pour la nouvelle Mission des Esquimaux du grand Lac des Ours, je profite d'une halte pour saluer la résurrection des « Missions » et recommander notre entreprise aux prières des Oblats de MARIE Immaculée.

Après le meurtre, par les Esquimaux, de nos regrettés PP. ROUVIÈRE et LeROUX, Mgr BREYNAT vit dans cette épreuve, non un échec, mais une certitude de succès ; car *Sanguis martyrum, semen christianorum* (Sang des martyrs, semence des chrétiens) est une formule et une merveille qui se répètent à tous les siècles de l'Histoire de l'Église. Aussi, Sa Grandeur se décida, immédiatement, à reprendre l'œuvre et daigna me désigner pour y collaborer avec le R. P. FRAPSAUCE.

Le R. P. FRAPSAUCE — qui avait déjà fait un voyage au pays des Esquimaux, pour retrouver les restes de nos martyrs — put, dès l'an dernier, aller se fixer parmi eux, avec le bon Frère Pierre MEYER.

Quant à moi, je dus rester en arrière, parce que Monseigneur était à court de missionnaires. En effet, nous avons la douleur de voir nos vénérés vétérans vieillir et quelques-uns disparaître. Je suis le dernier Père rentré dans le Vicariat, et il y a déjà sept ans de cela. Depuis lors, quatre Pères et deux Frères sont morts ; et un de nos anciens, le R. P. Constant GIROUX, s'est retiré dans le Bas-Canada. Presque tous les Missionnaires se trouvent maintenant seuls — à des centaines de kilomètres les uns des autres. Oh ! quand viendra-t-il donc du renfort ?

Cette année, Monseigneur, rentrant dans sa Mission

du Fort Résolution, eut la douleur de nous dire qu'il avait fait buisson creux : ni Père, ni Frère, ni Sœur pour le Mackenzie, cette année...

Il nous réunit en conseil pour décider de la continuation ou de l'interruption de la Mission des Esquimaux. D'un côté, on se heurtait à la pénurie de Missionnaires, mais, de l'autre, interrompre cette Mission, c'était y renoncer, car les Esquimaux, qui sont actuellement bien disposés, sont fortement travaillés par les ministres protestants. Le Supérieur de Résolution eut alors l'héroïsme de dire que, dût-il en mourir, il allait essayer — avec un vieillard septuagénaire, le R. P. Louis DUPIRE — de remplir, pendant une année, une tâche qui absorberait l'activité de trois vigoureux Missionnaires; car la Mission Saint-Joseph est, en effet, la plus considérable du Mackenzie par sa population, son étendue et ses œuvres (1).

La générosité de ces deux braves a permis à Monseigneur de me détacher de Résolution ; et je suis parti, immédiatement, en compagnie d'un petit Esquimau d'une quinzaine d'années, que nous avions depuis deux ans à l'école. A la Pentecôte dernière, nous avons changé son nom barbare de Katouktok en celui plein d'espérance de Gabriel. Puisse-t-il être pour ses compatriotes l'ange de l'annonciation ! Il est intelligent et semble rempli de zèle.

Ici même, nous avons rencontré cinq Esquimaux, avec lesquels nous ferons route ; le plus doux parmi les meurtriers de nos Pères est du nombre. Il est venu me donner la main — que j'ai serrée avec des sentiments quelque peu mélangés. Celui-là regrette sa faute et voulait se livrer lui-même à la police, avant même qu'on vînt pour l'arrêter. Après deux ans d'internement, il a été relâché. Pour nous venger, nous essayerons de sauver son âme.

Mon jeune néophyte a déjà placé les objets de piété qu'on lui a donnés ; et je vois, à tout instant, un Esqui-

(1) Voir *Missions*, N° 213, p. 128-133 : *Mission Saint-Joseph, Fort-Résolution, N. W. T.*

mau entrer et sortir, portant fièrement un médaillon du Sacré-Cœur à son bonnet, — cela promet ! Que ne suis-je déjà assez avancé en littérature esquimaude ? Je leur ferais des sermons en trois points. Je dois me contenter pour le moment d'écorcher quelques mots et d'y suppléer par la mimique. Avec mon Gabriel, j'espère arriver assez vite.

La nouvelle Mission, qui n'est pas encore définitivement fixée, sera située au delà du Cercle polaire — place de premier choix pour voir le soleil de minuit, les aurores boréales, les parhélies et autres curiosités atmosphériques particulières au Nord. Avis aux amateurs et aux futurs apôtres — au recrutement desquels vous contribuez !

Veuillez me ménager une place au memento de votre Messe et me croire toujours votre bien religieusement dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Pierre FALAIZE, *O. M. I.*

§ II. — Une seconde Épreuve.

Hélas ! on va lire que l'aîné des deux braves Missionnaires est déjà mort au champ d'honneur de l'apostolat, le 24 *octobre* 1920.

Nous appréhendions déjà la terrible nouvelle, lorsque nous avons lu dans les journaux ces lignes troublantes :— « D'un aéroplane revenu des puits de pétrole du Fort-Norman (Mackenzie), nous avons appris qu'un Père s'est noyé cet hiver, avec ses chiens, en allant voir un malade, à 300 *milles-nord du grand Lac des Esclaves. Ne serait-ce pas encore un des deux Missionnaires destinés aux Esquimaux ? »*

Le R. P. FALAIZE *va nous fournir la douloureuse réponse à cette angoissante question dans cette lettre qu'il écrivait, quelques semaines plus tard, à son Évêque — Mgr* BREYNAT :

L. J. C. & M. I. *Mission du Très Saint Rosaire, 13 novembre 1920.*

Je me décide à commencer aujourd'hui le rapport que vous m'avez demandé sur notre voyage et sur les chances que nous aurions de pouvoir établir, définitivement, la Mission du lac d'Ours. Je voudrais n'avoir que de bonnes nouvelles à vous donner ; mais, avant de lire plus loin le contenu de ma lettre, je pense qu'il vaut mieux que vous alliez passer quelques instants devant le Sacré-Cœur — qui éprouve ceux qu'il aime... Pour plus de commodité, je suivrai l'ordre chronologique.

Voyage sur la rivière d'Ours. — La rivière d'Ours a un bien mauvais renom. Il n'y a rien d'exagéré dans les rapports qu'on a pu vous en faire ; mais je crois que nous avons obtenu, cette année, le record de la misère. Pour vous en donner une idée, il suffirait de dire que de Norman à la Mission du Rosaire, nous avons voyagé pendant cinquante-huit jours, dont cinquante-quatre sur la rivière. On dit que la distance totale de Norman à la Mission est de 380 milles, — ce que je crois être un peu exagéré. Il y aurait 90 milles de Norman au lac par la rivière.

Départ de Norman. — Comme vous le savez, nous avons dû attendre fort longtemps à la Mission Sainte-Thérèse pour l'arrivée de nos provisions. J'ai attendu plus d'un mois moi-même ; et le Fr. Meyer, que le R. P. Frapsauce avait envoyé du lac d'Ours, était arrivé à Norman sur les dernières glaces.

Lorsque les compagnies de transport nous eurent enfin délivré tout notre fret, ou à peu près, entre le 15 et le 20 août, nous eûmes à nous préoccuper de trouver un fréteur pour le lac d'Ours. La *Northern Trading Co.* — qui vous avait donné quelque espérance de monter notre fret avec le sien — renonça, au dernier moment, à maintenir un poste de traite au lac d'Ours. De plus, le grand canot, que vous aviez commandé et qu'elle devait nous délivrer à Norman, n'est pas venu. La

seule chance de pouvoir nous rendre était de nous entendre avec d'Arcy Arden — avec lequel, d'ailleurs, le R. P. Frapsauce s'était plus ou moins engagé, au lac d'Ours. Le pauvre homme accepta avec empressement ; mais son bon cœur lui fit accepter également le fret de tous les trappeurs blancs du lac d'Ours.

Nous partîmes, le 25 août, avec un grand *scow*, chargé de 12 tonnes de fret environ. M. Arden avait obtenu également de la Cie Bryan un bateau à gasoline — d'une force de 30 chevaux, je crois. Au début, ce bateau remorquait notre *scow ;* mais, dès le troisième mille, il fallut laisser le gasoline remonter, seul et péniblement, le courant et nous résigner à haler nous-mêmes notre fret jusqu'au lac d'Ours. La rivière d'Ours n'est pas profonde mais est excessivement rapide, d'un bout à l'autre. Nous déchargeâmes presque la moitié du fret, une première fois, et nous nous attelâmes à la ligne.

Nous étions ordinairement une douzaine d'hommes à travailler, — souvent quinze, lorsque le gasoline pouvait prendre un peu d'avance. Nonobstant notre nombre, nous n'avancions que bien lentement, car les berges de la rivière sont ordinairement très mauvaises, souvent presque à pic, quelquefois couvertes de galets roulants et, par là, fort dangereux ; ailleurs, nous enfoncions dans une boue sans fond.

Pour être franc, si le R. P. Frapsauce ne nous avait pas attendu, voyant les difficultés du voyage, je me serais arrêté dès le premier soir ; j'ai fait, cependant, volontiers contre mauvaise fortune bon cœur. Tout le monde, d'ailleurs, a fait sa part.

Dans le rapide. — On pourrait dire, avec vérité, que la rivière d'Ours est un rapide continu ; cependant, une partie de son cours (5 ou 6 milles environ) porte ce titre spécial de rapide. C'est là que nous avons passé la plus grande partie de nos cinquante-quatre jours. Là, nous avons réduit plusieurs fois notre charge, — halant de toute notre force, des journées entières, pour avancer parfois de quelques centaines de mètres.

Après dix jours d'efforts, nous avons réussi à passer

environ le tiers de notre charge. Nous sommes redescendus, en neuf heures, au fil de l'eau jusqu'à l'endroit de notre première cache. Puis nous avons recommencé les mêmes exercices, jusqu'à ce que nous eûmes transporté tout le fret au delà du rapide.

Restait encore le plus difficile : passer le bateau à gasoline. Cela nous a pris seulement douze jours, et nous avons dû le haler à coups de poulie, pendant au moins trois milles. Jugez du travail !

Du rapide au lac, c'est-à-dire sur un parcours de 35 à 40 milles, nous avons trouvé une eau très rapide, mais plus profonde ; mais, en général, les berges étaient beaucoup meilleures. Nous avons réussi à mener un peu plus de la moitié du fret, en une semaine, jusqu'au lieu dit « La Pêche ».

Dernière phase. — Pendant que nous étions à « La Pêche », nous avons été assaillis par une tempête de neige, qui a duré trois jours et a couvert la terre d'une couche épaisse de 18 pouces, et — contrairement au dire des gens expérimentés : « Première neige fond toujours » — celle-là est bel et bien restée.

Le 4 octobre, M. Arden se mit en devoir de traverser le lac avec son gasoline, — emportant une bonne partie de son fret et du nôtre. J'aurais voulu qu'il emmenât avec lui le Fr. MEYER, dont le R. P. FRAPSAUCE avait certainement besoin ; mais il déclara ne pouvoir le faire, parce que nous devions aider à amener l'autre demi-charge. Nous partîmes donc de notre bord et lui du sien. Inutile de vous répéter les difficultés que nous avons rencontrées : ce sont toujours les mêmes, — compliquées d'une très épaisse couche de neige.

Une dizaine de jours après, nous étions de retour à « La Pêche », — Arden également. Ce dernier s'était rendu chez lui, dans d'assez bonnes conditions, et avait débarqué là son fret et le nôtre, à huit milles environ de la Mission. Il avait entrevu le R. P. FRAPSAUCE, faisant la pêche, seul, à 15 milles de la Mission. Le R. P. FRAPSAUCE était alors en excellente santé ; il avait pris un millier de poissons sous la glace, au fond d'une baie,

mais recherchait alors ses rets — que la glace avait emportés. Arden oublia de lui remettre son courrier. Le pauvre Père, hélas ! ne devait jamais le lire.

Le 18 octobre, nous quittâmes « La Pêche », emportant le reste du fret et emmenant M. Boland et sa famille — maintenant nos plus proches voisins. Le lendemain, nous avions traversé le lac, — sans être encore rendus, cependant.

Le soir, nous jetâmes l'ancre en face de la baie où le R. P. Frapsauce pêchait. On tira les coups de fusil convenus ; pas de réponse. On en conclut qu'il était retourné à la Mission.

A cause de la glace, nous ne pûmes rendre nos pièces qu'à trois mille seulement de la Mission, — où nous arrivâmes, à pied, le 21 octobre au soir. Le pauvre Père Frapsauce n'était pas là, et nous ne devions plus le revoir. *Fiat voluntas Domini !* Oh ! Monseigneur, quelle épreuve !

Le lundi 25, ne voyant pas revenir le Père, après avoir mis en sûreté les provisions les plus exposées, j'empruntai les chiens de M. Boland ; et je partis avec mon petit Esquimau à sa recherche, — pendant que le Fr. Meyer mettait tout en ordre à la Mission.

Nous faisions le tour des baies, — car la glace n'était pas solide, et souvent même nous devions couper à travers bois. A 5 ou 6 milles de la Mission, nous venions de contourner une grande baie, lorsque nous rencontrâmes un chemin de traîne, qui pouvait remonter à un jour ou deux, allant droit vers la glace brisée. Je soupçonnai un malheur.

Gabriel me dit que c'était un Indien qui avait passé là. Par ailleurs, le Fr. Meyer m'avait assuré que le pauvre Père n'avait pas de traîne à chiens avec lui.

Nous continuâmes, pour arriver avant la nuit. Nous pûmes suivre le chemin de traîne partout où la glace n'était pas brisée. Il menait directement à la tente du cher Père ; pas d'illusion possible. Il avait tout mis en ordre et avait dû quitter la veille, — comme nous en

eûmes la preuve, plus tard, en considérant les marques de son bréviaire. Quelle affreuse nuit j'ai passée !

Le lendemain, dès le jour, nous repartîmes. Au lieu de l'accident, nous ne vîmes rien, ce jour-là, — sinon que la glace était cassée, partout, en morceaux assez petits mais non déplacés encore.

J'y retournai, le lendemain, avec M. Boland et le Fr. Meyer. Cette fois, nous apercevons un point noir qui émerge légèrement de la glace. M. Boland, qui a vu le premier, se risque sur la glace branlante et craquante, approche d'une vingtaine de pieds de ce point noir et reconnaît clairement un chien. Il aperçoit une autre chose, sous la glace, qui peut être le dos d'un autre chien ou un capot de caribou. Il ne peut pas aller plus loin, parce que la glace n'est plus assez forte et l'eau paraît beaucoup plus profonde... On espérait que la glace allait se solidifier ; au contraire, le jour même, elle se cassa davantage et fut emportée au large.

Le 30, je retournai à la baie sinistre, avec MM. Arden et Boland et un Esquimau. La glace était plus solide, mais dangereuse encore. Toutes nos recherches furent inutiles. A travers la glace transparente, la baie nous apparut telle qu'elle était. Cette baie n'a pas une profondeur moyenne supérieure à trois ou quatre pieds, — excepté un trou d'une soixantaine de pieds carrés en surface et environ neuf pieds en profondeur : ce trou n'est pas éloigné de la grève.

Apparemment, le R. P. Frapsauce marchait en avant de sa traîne, et il a dû s'arrêter pour sonder la glace ; mais les chiens, lancés sur la glace vive, l'ont rejoint et ont fait casser la glace — en l'entraînant lui-même. S'il n'a pu se retirer de ce trou, c'est qu'il a été embarrassé dans les harnais à chiens ou saisi d'une congestion. Il ne semble pas qu'on puisse l'accuser d'imprudence ; car il savait cette baie peu profonde et il venait de traverser plusieurs autres baies gelées solidement. Dans celle-ci, la première glace avait été rompue et emportée ; et il ne trouva qu'une glace formée de la nuit précédente — qui avait été très froide. D'après les indications de son

Bréviaire, laissé à « La Pêche », le pauvre Père a dû périr dans l'après-midi du 24 octobre. Nous sommes retournés, plusieurs fois, dans la baie sinistre, — mais toutes nos recherches ont été inutiles, jusqu'ici. Peut-être le retrouvera-t-on au printemps ; j'en conserve le ferme espoir.

Naddith et sa famille étaient absents, lors de notre arrivée. Des gens nous rapportaient que leur amitié s'était bien refroidie avec le R. P. Frapsauce et qu'ils s'étaient séparés, — l'un allant chasser et l'autre pêcher, loin l'un de l'autre. On disait que Naddith voulait retourner à la mer, — ce qui ne m'aurait pas surpris, puisqu'il en parlait déjà à Résolution.

Ils nous sont revenus avant-hier, 20 novembre, et semblent aussi gentils que jamais. Ils ont fait bonne chasse, mais sont allés un peu loin. Ils nous ont rapporté une dizaine de caribous et de la graisse. Cela nous oblige beaucoup, car nous étions plutôt à court. J'essaierai d'instruire la famille — assez pour les baptiser tous, à Noël.

Œuvres du R. P. Frapsauce. — Vous connaissez assez notre cher disparu pour que je m'abstienne de vous faire son éloge. Sa mort cause ici le plus grand vide et nous renvoie presque au début de la Mission, — car, pratiquement, c'est tout comme si je devais recommencer.

Il avait beaucoup travaillé, l'été dernier, malgré la longue absence du Fr. Meyer. Il a construit, avec Naddith, une rallonge à la maison pour servir de chapelle, a élevé un échafaudage pour scier de long et a coupé un certain nombre de billots. Il a voyagé beaucoup, également, — sans doute, à la recherche de terrains propices pour les constructions futures. Arden m'a montré, de loin, l'emplacement marqué par lui à l'embouchure de la rivière Dease, — ce que, d'ailleurs, Naddith confirme par ses dires. J'irai voir, un jour, avec le Fr. Meyer. Plus tard, le pauvre Père a dû se faire des rêts lui-même et pêcher seul. Cela était peut-être une imprudence ; mais, probablement, il n'avait pas à choisir et, du reste, il devait nous attendre d'un jour à l'autre.

J'ai retrouvé très peu de ses carnets sur la langue esquimaude... Perdu également le carnet de son ministère auprès des Indiens. Il devait les avoir auprès de lui, ainsi que beaucoup d'instruments utiles — qu'on ne retrouve plus.

Notre situation actuelle. — Jusqu'ici, notre situation a été assez précaire. Nous avions beaucoup de travail, surtout pour nous procurer du bois et du poisson. Au commencement, nous n'avions pas de chiens. M. Arden nous en a cédé quatre pour la somme de $ 100.00. Nous avons actuellement sept rets à l'eau qui donnent, plutôt médiocrement, la nourriture de nos chiens et une partie de la nôtre. Quant aux caribous, ils vont peut-être se rapprocher, mais ils sont encore loin ; nous n'en avions encore reçu qu'un seul, avant l'arrivée de Naddith. Notre situation va s'améliorer, maintenant ; car, bientôt, nous pourrons charroyer le poisson du P. FRAPSAUCE.

Notre état de santé est bon. Quant à moi, je suis aussi bien que j'ai jamais été dans le Nord. Je ne suis pas encore en mesure d'apprécier la place et ses chances de subsistance ou de développements ultérieurs. Je verrai peu d'Esquimaux ; ils sont tous retournés à la mer — excepté cinq familles, qui rôdent dans le désert.

Veuillez, Monseigneur, prier pour vos Missionnaires chez les Esquimaux. Le Bon Maître éprouve cruellement cette Mission : c'est bon signe. Puisse le sang de nos martyrs être une semence de chrétiens !

Pierre FALAIZE, *O. M. I.*

§ III. — **Mais l'Œuvre continue...**

Quel coup ! Le cher P. FRAPSAUCE *a donc disparu, avant que son jeune confrère ait pu le revoir, — et il n'avait pas vu de Père depuis le mois de mars, son plus proche voisin se trouvant à trois ou quatre cents milles ! Le Bon* DIEU *l'a pris, trois jours seulement avant l'arrivée du P.* FALAIZE, *et à cinq ou six milles seulement de la Mission. Il n'avait que* 46 *ans.*

En cette douloureuse circonstance, « notre pensée se reporte, sympathique et émue, vers la famille de l'intrépide apôtre (originaire du diocèse de Vannes), — vers Mgr Breynat, *pour qui la mort du P.* Frapsauce *est une peine bien grande, — et vers Mgr* Dontenwill, *dont le cœur si paternel ressent toujours si vivement un malheur, quel qu'il soit, arrivant à l'un ou l'autre de ses enfants.*

Comme son jeune compagnon, le regretté défunt avait certainement fait, depuis longtemps, le sacrifice de sa vie, et Dieu *n'a pas dû le prendre au dépourvu, car, — comme nous le dit notre correspondant, dans une lettre à Mgr le Supérieur Général, datée du* 6 *janvier* 1920, — *« la soumission à la volonté divine est la pensée qui revient le plus souvent dans les écrits » du P.* Frapsauce (1)...

Aussi n'avons-nous pas besoin d'ajouter que l'épreuve, si grande soit-elle, n'a pas arrêté le jeune Missionnaire, bien que, « par la force même des choses, il se soit trouvé à la tête d'une Mission pratiquement à recommencer ». Le Bon Dieu, *d'ailleurs, semble, au point de vue spirituel, lui réserver quelques consolations ; et nous espérons qu'il va pouvoir recueillir le prix des sueurs et du sang de ses prédécesseurs. Mais redonnons-lui, plutôt, la parole :*

L. J. C. & M. I — *Mission du Rosaire, 1er janvier 1921.*

Du pays sans soleil, Monseigneur et bien-aimé Père, je vous envoie nos vœux de bonne, heureuse et sainte année. Veuillez croire que nos souhaits n'ont point subi l'influence du milieu où tout est de glace ; au contraire, nos cœurs — qui doivent produire un si grand surcroît de chaleur animale, pour résister à nos températures extrêmes, et de chaleur spirituelle, pour embraser de charité tous les Esquimaux que nous devons rencontrer

(1) La lettre, ci-dessus mentionnée, du R. P. Falaize à Monseigneur notre Révérendissime Père Général, a été publiée *in extenso* dans la plupart de nos Revues provinciales : voir, *v. g.*, les *Petites Annales de Marie Immaculée*, juillet 1921, page 207.

— ne peuvent que former des vœux chauds et ardents pour notre bon Seigneur et Père.

Je voudrais pouvoir vous offrir un bouquet, à l'occasion du Jour de l'An ; mais les fleurs ne poussent point par 66 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (1). Notre sol, d'ailleurs, est de roche sans mélange.

Cependant, dans cette partie si aride et si froide du champ du Père de famille, arrosée des sueurs et du sang de nos martyrs, la bonne semence a germé, levé et fleuri. Je suis arrivé, juste à temps, pour cueillir et vous offrir ces premières fleurs arctiques. Je suis certain que vous recevrez ce bouquet avec joie et que vous en rendrez grâces au Sacré-Cœur — qui envoie ses consolations après les épreuves...

Ma paroisse esquimaude compte actuellement six fidèles ; j'en ai baptisé cinq à Noel. J'espère doubler ce nombre, avant le printemps ; mais alors le combat cessera momentanément, faute de... combattants ; car tous les Esquimaux sont retournés à la mer, cette année, — à l'exception de douze, et ceux-là même vont s'y rendre, également, au mois de mars. Puissent-ils être les douze apôtres de leur nation !

Il y a trois ou quatre semaines, une famille vint nous visiter. La mère me demanda de la médecine pour sa petite fille — âgée de 18 mois. La pauvre petite ne me parut pas viable. Je donnai quelque médecine, cependant ; et, tout en administrant le remède, je priai Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de faire en sorte que la pauvrette ne partît point sans baptême.

Huit jours après, le père revint. Il avait épuisé sur l'enfant toute sa sorcellerie et celle de ses congénères présents ; et il venait avertir son frère que la mort était imminente. Je lui dis alors directement :

— « Ta fille va mourir, veux-tu que j'aille la baptiser, pour qu'elle aille au ciel ?

— Oui », répondit-il, sans hésiter.

(1) 66 degrés Fahrenheit équivalent à 54 ⅓ centigrades au-dessous de zéro.

Je vous assure que, ce jour-là, j'avalai mon dîner sans souci de l'étiquette et que je fis une course de huit milles d'un cœur et d'un pied légers. Je baptisai la petite mourante sous le nom de Thérèse. Ce fut ma première conquête esquimaude.

J'ai revu cette famille, hier. Il semble que le Bon Dieu a voulu montrer que sa médecine valait mieux que les grimaces des sorciers ; car la petite se porte très bien, maintenant. J'ai commencé immédiatement l'instruction de la famille entière. Ils connaissaient déjà quelque chose et semblent décidés à aller jusqu'au bout.

Plusieurs semaines avant Noel, les Indiens ont commencé à se rapprocher de la Mission. Ces pauvres hères — ayant joué, chanté et dansé tout l'été — se trouvèrent fort dépourvus, quand la mauvaise saison fut venue. Pas de caribous et pas de poissons. Que faire avec des familles de six, sept, huit enfants ? Vous eussiez pu les voir visiter, par tous les temps et par toutes les températures, des rets qui ne leur procuraient pas le quart de nourriture nécessaire pour les faire vivre. Ils essayaient d'obtenir le reste de la charité de la Mission ou des blancs avoisinants.

Mais, nous-mêmes, nous ne prenions presque rien dans nos rets. Avec nos sept rets, perpétuellement tendus depuis notre arrivée, c'est à peine si nous avons 50 poissons frais d'avance.

Ces pauvres Indiens ont jeûné terriblement ; mais ils n'ont pas voulu tenter la chance ailleurs, avant que les fêtes de Noël fussent passées. Nos Esquimaux, qui ont naturellement les Indiens en grande horreur, ont cependant été bien charitables à leur égard — leur donnant parfois de la viande ou des vêtements.

Plusieurs familles indiennes, qui s'étaient annoncées, ne sont pas venues — à cause de la famine, probablement. Cependant, après les fêtes, deux hommes sont venus, qu'on savait avoir jeûné presque jusqu'à la mort. Ceux-là apportaient de bonnes nouvelles : ils avaient trouvé enfin des caribous en assez grande quantité et pas très loin. Tous nos Indiens ont pris cette direc-

tion, ainsi que les blancs. Ceux-là sont sauvés pour un temps ; mais il y en a encore dont nous n'avons aucune nouvelle.

Pour les fêtes de Noël, la maison et la chapelle étaient pleines. D'ailleurs, elles sont fort petites, l'une et l'autre, et se prêtent mal aux solennités. Si on peut parler du dénuement de Bethléem, c'est bien le cas.

Jugez plutôt vous-même. La chapelle, récemment ouverte, est exactement de 8 pieds sur 10. Elle a une ouverture sur la maison, mais n'a pas encore reçu de portes. Elle n'a pas de plancher, — des peaux de caribous brutes en tenant lieu. Les murs, en troncs d'arbres, équarris sur 2 faces et cimentés par une sorte d'argile, ne portent d'autre ornement qu'une image (encadrée) du Sacré-Cœur et une image-catéchisme du R. P. LACOMBE, qui reproduit en raccourci l'Ancien et le Nouveau Testament. Une petite table, fixée au mur, sert à supporter mon autel portatif et une caisse, à côté, tient lieu de sacristie.

Tel est le petit coin des régions arctiques que le Sauveur a daigné accepter, dans la nuit de Noël, pour commémorer le mystère de sa venue en ce monde. Il n'y a eu ni grand'Messe ni belle musique ; seulement, quelques cantiques chantés dans une langue barbare, mais avec cœur et, surtout, la Communion de tous les adultes présents — à une exception près (un blanc). Ailleurs, le Petit JÉSUS a eu des réceptions plus brillantes et plus bruyantes. En a-t-il été plus consolé ? Après la Messe du jour, trois adultes et deux petits enfants ont reçu le saint Baptême. Cette seule consolation a fait oublier bien des peines.

Maintenant, de ce qu'apparemment j'ai été assez vite en besogne, n'allez pas croire que j'aie reçu le don des langues et que je pourrais me débrouiller, en toute occurrence, avec les Esquimaux. Je commence bien à balbutier quelques mots, et je connais quelques règles de la langue esquimaude ; mais, de là à parler d'une façon relativement correcte, il y a loin. Plus je vais, plus la langue me paraît difficile et compliquée. Chaque mot,

pris en particulier, ne paraît pas très difficile à prononcer ; mais les déclinaisons, les conjugaisons et la phraséologie tout entière sont d'une complication déroutante. J'ai constaté, en particulier, un mot ; c'était un verbe qui — au même temps, à la même personne avec le même sens — prenait quatre formes différentes. Le montagnais est réputé langue difficile, et il l'est en vérité. Eh bien ! le peu de connaissance que j'ai acquise de cette langue en sept ans me paraît avoir été un jeu d'enfant, en comparaison avec la langue esquimaude. Actuellement, je ne cherche plus à acquérir de nouveaux mots ; toute mon attention se porte à faire des phrases, et je les fais corriger.

J'ai entre les mains un livre de prières fait par les ministres de la côte. Ou bien ils n'emploient pas le même dialecte ou bien leurs traductions sont fautives, car mes gens ne comprennent pas ou peu. Je m'en suis servi, cependant, pour traduire le Symbole des Apôtres et l'Oraison dominicale. J'ai traduit, sans leur concours, la Salutation angélique. C'est là — avec le signe de la Croix — tout ce que mes nouveaux chrétiens peuvent dire au Bon Dieu. Il est fort probable que, plus tard, il faudra corriger ces prières ; cependant, pour le moment, je suis à peu près certain qu'ils ne disent pas d'insultes au Bon Dieu en les récitant.

J'ai écrit au R. P. Arsène Turquetil, pour lui demander ses prières et ses notes ; je pense que le R. P. Frapsauce l'avait fait précédemment. Mais quand viendra la réponse ? Les communications ne sont faciles ni d'un côté ni de l'autre. S'il paraissait quelque étude en français ou en anglais sur cette langue, je serais heureux de les lire...

Me recommandant, ainsi que le cher Frère Meyer, à vos prières et implorant pour vos deux Missionnaires esquimaux et leurs ouailles une bénédiction de choix, je demeure

Votre bien dévoué et respectueux en N.-S. et M. I.,

Pierre Falaize, *O. M. I.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO